

«Les sacrifiés de la crise»

Le flot des plus démunis grossit en ville

Les abris nocturnes sont complets. Ceux de jour, pris d'assaut. Les acteurs du terrain tirent la sonnette d'alarme.

Thierry Mertenat

Des gens dehors tout le temps, jour et nuit, rien pour se restaurer au chaud, rien pour se poser et faire sécher son linge. La pluie qui tombe sans interruption depuis jeudi soir aggrave encore une situation qui a commencé sous le soleil. Depuis mi-juin, cela ne va plus dans ce canton, le nôtre, qui fait de l'urgence sociale, en matière d'accueil quotidien et de l'hébergement de nuit, avec des fonds de tiroir budgétaires.

Mi-juin, on ferme brutalement les lieux ouverts au début du printemps, avec de vrais moyens, pour lutter contre le sans-abrisme en période de pandémie. La première vague passée, on remet chaque matin les gens à la rue, histoire de réduire les coûts d'exploitation qui ont pris l'ascenseur.

Les conséquences humaines l'emportent sur l'impact financier. Les grands précaires errent à longueur de journée dans un quartier qui n'est pas fait pour eux, celui de la nouvelle gare des Eaux-Vives. Ils retournent dormir dans les parcs, sous les ponts, certains y sont toujours.

Ce vendredi matin, sous le couvert du glacier donnant sur le quai marchand dans le prolongement du Jardin anglais, une trentaine d'individus, des hommes, jeunes et moins jeunes, le ventre plein - ils viennent de petit-déjeuner sur le bateau *Genève* - mais sans point de chute jusqu'au soir.

Ailleurs, l'offre s'est réduite comme peau de chagrin. Elle est désormais ciblée et comptée, à l'exemple maintenu des douches et casiers au CARE, rue du Grand-Bureau, mais sans plus d'accueil intérieur. On se nourrit à la volée, des cornets à l'emporter, après avoir fait la queue sur le trottoir, subi l'attente et la promiscuité, vécu des scènes de



Le bateau «Genève» accueille chaque matin près de 150 sans-abri, le dimanche jusqu'à 300. Il est urgent d'ouvrir un autre lieu d'accueil de jour à Genève.

«On doit faire face à des pics d'affluence que nous n'avons jamais connus, jusqu'à 300 personnes dimanche dernier pour un plat de pâtes»

Claire Libois
Bateau «Genève»

violence qui se terminent à coups de couteau et de tournevis comme en septembre devant le Club social Rive gauche.

Combien de bagarres sur le bateau *Genève*, là où la grande précarité fait nombre, une vraie population, des dizaines de personnes chaque matin au lever du jour? «Une seule bagarre lors du dernier dimanche de la *pasta party*», répond la travailleuse sociale Claire Libois.

La tension augmente

C'est dire la tension qui va en augmentant. «On doit faire face à des pics d'affluence que nous n'avons jamais connus, jusqu'à 300 personnes pour la prestation dominicale, contre les 150 et plus en moyenne quotidienne», poursuit-elle. Pour rester dans les clous des mesures de protection sanitaire, c'est une autre af-

faire. Le bateau n'est pas Palexpo.

Les équipes s'épuisent face à un dilemme permanent: protéger les passagers et les accueillants de la circulation active du virus, tout en permettant aux personnes dans le besoin de bénéficier, ne serait-ce que quelques heures, d'un abri journalier contre les intempéries. Or, les conditions de survie en extérieur, subies sans coupure, on le sait bien, peuvent être mortelles.

«Soins palliatifs», répète volontiers la nouvelle magistrate Christina Kitsos, quand, la première, elle reconnaît que les moyens font défaut pour lutter contre la grande précarité. Ce défaut devient dramatique alors que déferle la deuxième vague. Tout s'effondre, à commencer par ce réseau informel de mise à l'abri, les bibliothèques, les

salles de lecture, les halls universitaires. Quand on vient de la rue, sans rien pour se légitimer, on n'entre plus nulle part à Genève cet automne.

«Situation catastrophique»

Un millier de personnes sont concernées par cette réalité dure à la lumière du jour. Et de nuit? Cent vingt places d'hébergement d'urgence en moins, suite à la fermeture de la caserne des Vernets. «La situation, au seuil de l'hiver, est assez catastrophique», résume d'une même voix les membres du CausE, le collectif d'associations locales actives dans le domaine de l'urgence sociale.

Ils le redisent ce jour dans un long courrier adressé à nos autorités. «Un drame humain sans précédent se prépare à Genève. Les plus précaires sont en train

de devenir au sens propre les sacrifiés de la crise sanitaire.»

Ils ajoutent, en partageant ensemble la même inquiétude professionnelle: «Dans ce contexte épidémiologique exceptionnel, nous notons un épuisement des équipes de terrain, qui doivent faire face à des usagers de plus en plus tendus.»

Dans ces équipes masquées, rencontrées sur le pont vendredi à la mi-journée, les sentiments exprimés rappellent ceux du personnel soignant en milieu hospitalier: «Nous avons de plus en plus le sentiment d'être les derniers des Mohicans, de devoir porter seuls un filet de sécurité dont la responsabilité ne devrait pas nous revenir. Là où tout est fait pour protéger le plus grand nombre, l'indifférence qui entoure l'accueil des plus précaires est profondément dérangeante.»